

**MULTIFORMITE DU CONFINEMENT
DANS LA LITTÉRATURE ISSUE DE L'IMMIGRATION
MAGHREBINE**

**CONSISTENCY OF CONTAINMENT
IN THE LITERATURE FROM NORTH AFRICAN IMMIGRATION**

**COERENZA DEL CONTENIMENTO
NELLA LETTERATURA DELL'IMMIGRAZIONE
NORDAFRICANA**

Ioana MARCU*

Résumé

*Arrivés en France, les immigrés d'origine maghrébine deviennent « victimes » d'un confinement multiforme. Tout d'abord, que leurs raisons de quitter le bled aient été économiques ou politiques, ils se retrouvent («)enfermés(») dans des non-lieux (le bidonville ou la banlieue, le camp de transit) d'où ils ont du mal à s'échapper physiquement et psychologiquement. Ensuite, ce « confinement spatial » a pour conséquence un « confinement identitaire et social ». En dépit de leur naissance en France, les enfants des immigrés maghrébins ne peuvent pas se défaire de la condition, héritée de leurs parents, d'exogène doublement stigmatisé (individu « venu d'ailleurs », où « ailleurs » signifie à la fois « un autre pays » et « la périphérie ») ou de traître. En outre, ils ne se sentent ni totalement français, ni totalement maghrébins, ce qui complique encore plus leur (re)construction identitaire. Enfin, l'accueil qu'on leur a réservé en France, l'état de tristesse dû à l'éloignement du pays natal, tout cela entraîne pour les immigrés de la première génération un « confinement temporel » : ils s'auto-enferment dans un passé qu'ils ne veulent ou ne peuvent pas oublier, dont ils ne sont pas capables de se défaire et qu'ils ont du mal à transmettre à leurs enfants. Dans notre contribution, nous nous proposons d'analyser les différents visages de cet enfermement dont les répercussions sur les individus sont la plupart du temps dévastatrices à partir des romans *Ils disent que je suis une beurette* (1993) de Soraya Nini, *Mon père, ce harki* (2003) de Dalila Kerchouche et *Mohand le harki* (2003) de Hadjila Kemoum.*

Mots-clés : immigrés, harki, confinement, banlieue, camp de transit, passé, (re)construction identitaire

Abstract

Arriving in France, immigrants of North African origin become "victims" of a multifaceted confinement. First of all, whether they chose to leave the village for

* ioana.marcu@e-uvt.ro, Université de l'Ouest de Timișoara, Roumanie.

economic or political reasons, they find themselves (") locked up" in non-places (the slum or the suburbs, transit camp) from where they and their descendants find it difficult to escape physically and psychologically. Then, this "spatial confinement" results in an "identity confinement". Despite their birth in France, the children of North African immigrants cannot get rid of the doubly stigmatized exogenous condition (individual "from elsewhere", where "elsewhere" means both "another country" and "the periphery") or traitor they inherited from their parents. In addition, they do not feel completely French, nor completely North African, which further complicates their identity (re) construction. Finally, the reception which was reserved for them in France, the state of sadness due to the remoteness of the native country, all this leads to immigrants of the first generation a "temporal confinement": they self-enclose themselves in a past which they do not want or cannot forget, which they are not able to get rid of and which they find it difficult to transmit to their children. In our contribution, we propose to analyze these different faces of this confinement whose repercussions on individuals are mostly devastating from the novels *Ils disent que je suis une beurette* (1993) by Soraya Nini, *Mon père, ce harki* (2003) by Dalila Kerchouche and *Mohand le harki* (2003) by Hadjila Kemoum.

Keywords: immigrants, harki, confinement, suburbs, transit camp, past, identity (re) construction

Riassunto

Arrivando in Francia, gli immigrati di origine nordafricana diventano "vittime" di un confinamento sfaccettato. Innanzitutto, sia che abbiano scelto di lasciare il villaggio per motivi economici sia per motivi politici, si trovano (") rinchiusi" in non luoghi (lo slum o la periferia, il campo di transito) da dove loro ed i loro discendenti hanno difficoltà a fuggire/scappare fisicamente e psicologicamente. Quindi, questo "confinamento spaziale" si traduce in un "confinamento d'identità". Nonostante la loro nascita in Francia, i bambini degli immigrati nordafricani non possono liberarsi dalla condizione esogena doppiamente stigmatizzata (individuo "da altrove", dove "altrove" significa sia "un altro paese" che "la periferia ") o traditore ereditato dai genitori. Inoltre, non si sentono completamente francesi, né completamente nordafricani, il che complica ulteriormente la loro (ri) costruzione dell'identità. Infine, l'accoglienza riservata a loro in Francia, lo stato di tristezza dovuto alla lontananza del paese natale, tutto ciò porta agli immigrati della prima generazione un "confinamento temporale": si chiudono da soli in un passato che non vogliono o non possono dimenticare, di cui non sono in grado di liberarsi e che reputano difficilmente da trasmettere ai loro figli. Nel nostro contributo, ci proponiamo di analizzare questi diversi volti di questo confinamento le cui conseguenze sugli individui sono per lo più devastanti partendo dai romanzi *Ils disent que je suis une beurette* (1993) di Soraya Nini, *Mon père, ce harki* (2003) di Dalila Kerchouche e *Mohand le harki* (2003) di Hadjila Kemoum.

Parole chiave: immigrati, harki, confinamento, periferia, campo di transito, passato, identità (ri) costruzione

Introduction

Depuis plusieurs mois déjà, le mot « confinement » est omniprésent dans le discours médiatique : la population de tel ou tel pays se trouve en « confinement » comme mesure contre la propagation de la

pandémie ; on nous dit de rester chez nous, de rester isolés afin de nous protéger contre les conséquences nocives du virus. Si, dans ce cas précis, le terme « confinement » est vu dans une perspective (plutôt) positive – « être confiné » dans un certain endroit devient synonyme de « se mettre à l’abri », « se préserver » –, il est intéressant d’observer que la portée de ce vocable peut rapidement se pervertir s’imprégner d’une connotation antithétique : la réclusion est alors envisagée comme un enfermement involontaire dans des limites bien étroites, comme un maintien contraint dans un espace clos, comme une perte d’une partie de ses libertés (mobilité, socialisation), comme une mise à l’écart de ce que l’on considère comme indésirable.

Cet huis clos à caractère répréhensible, voire même illégitime, devient souvent une source d’inspiration pour les écrivains. Qu’il s’agisse de la représentation des différents aspects du confinement spatial (murs ou frontières infranchissables, déplacement circonscrit, espace carcéral, etc.), identitaire (étrangeté, exotisme, hybridité, singularité, etc.) ou temporel (annulation de l’écoulement du temps, nostalgie, mythation, sanctification d’un passé révolu, etc.), les auteurs de partout dans le monde rendent compte de la difficulté de l’individu moderne de vivre claustré, isolé ou séquestré et des conséquences psychologiques, physiques et sociales d’une vie menée à l’écart des autres, avec des limites visibles ou invisibles qu’on ne peut annuler. Ce confinement malsain se manifeste également sur le plan extra textuel en tant que maintien de telle ou telle œuvre littéraire en marge de la *littérature canonique* pour des raisons souvent injustifiées (origine « illégitime » ou « périphérique » des écrivains, inobservation des normes littéraires, etc.).

Dans le cas de la littérature issue de l’immigration maghrébine, objet de notre recherche, la problématique du *confinement* semble un véritable leitmotiv. Après avoir dans un premier temps interrogé l’enfermement du corpus littéraire intranger dans un a-topos institutionnel, nous nous intéresserons aux différentes manifestations du confinement spatial, identitaire et temporel dans les romans *Ils disent que je suis une beurette*¹ (1993) de Soraya Nini, *Mon père, ce harki*² (2003) de Dalila Kerchouche et *Mohand le harki*³ (2003) de Hadjila Kemoum.

¹ Dorénavant désigné à l’aide du sigle DSB, suivi du numéro de la page.

² Dorénavant désigné à l’aide du sigle PH, suivi du numéro de la page.

³ Dorénavant désigné à l’aide du sigle MH, suivi du numéro de la page.

Confinement dans l'a-topos institutionnel

Situés à la rencontre de deux cultures – la culture française qu'ils habitent de par leur naissance dans l'Hexagone (Soraya Nini est née à Toulon ; Dalila Kerchouche vient au monde dans un camp de harkis du Sud-Ouest de la France, etc.) et la culture maghrébine qu'ils héritent de leurs parents – les écrivains issus de l'immigration maghrébine ont du mal à trouver une place convenable dans la République française des Lettres. En 2004, Khalid Zekri disait à propos de ce corpus créé par des individus s'apparentant à une double marginalité – sociale et spatiale – qu'il s'agit d'une « littérature dont on ne sait quoi faire »¹. Alec G. Hargreaves, quant à lui, il déclarait :

La littérature issue de l'immigration maghrébine, souvent qualifiée de littérature « beur », est un corpus particulièrement difficile à désigner et à classer. Il n'existe aucun consensus quant aux critères par lesquels le corpus se définirait, ni sur les appellations qu'il conviendrait de lui appliquer, ni sur ses relations avec d'autres espaces littéraires mieux reconnus (français, algérien, etc.) avec lesquels il entretient des contacts plus ou moins étroits².

La critique littéraire ne fait par la suite que légitimer ces propos en intégrant les productions littéraires des auteurs issus de l'immigration maghrébine soit dans le champ littéraire maghrébin³, soit dans le champ littéraire francophone⁴, soit dans le champ littéraire français⁵ (choix que

¹ Zekri, K., « "Écrivains issus de l'immigration maghrébine" ou "écrivains beurs" ? », in *Notre Librairie. Revue des littératures du Sud*, n° 155-156, « Identités littéraires », juillet-décembre, p. 62.

² Hargreaves, A. G., « Littérature "Beur" », in *Littérature di Frontiera = Littératures Frontalières*, vol. XII, n° 2, « Littérature maghrébine : interactions culturelles et Méditerranée », 2002, p. 233.

³ Voir, entre autres, Mebarki, B., « Les intentions interculturelles d'une expression de la marge », in *Insaniyat. Revue algérienne d'anthropologie et de sciences sociales*, n° 16, « Réalités, acteurs et représentations du local en Algérie », 2002 ; Schneider, A., *La littérature de jeunesse migrante : récits d'immigration de l'Algérie à la France*, L'Harmattan, Paris, 2013 ; Toumi-Lippenoo, P., « La littérature beure : un cri de haine bourré d'espoir », in *Africultures*, n° 5, février, 1998, etc.

⁴ Voir, par exemple, Goes, J., « Littératures francophones du monde arabe. La littérature "beur" », in *Romaniac*, n° 90, 1^{er} trimestre 2003, p. 1-8 ; Chaulet Achour, C., « Réflexions pour une histoire littéraire francophone transnationale », communication faite au colloque international de l'Université Stendhal-Grenoble 3, 17-19 mars 2010, *Perspectives européennes des études littéraires francophones*, etc.

⁵ Voir, notamment, Hargreaves, A. G., « Littérature "Beur" », in *Littérature di Frontiera = Littératures Frontalières*, vol. XII, n° 2, « Littérature maghrébine : interactions culturelles et Méditerranée », 2002, pp. 233-253 ; Jarillot-Rodal, C., « La

nous privilégions) ou, même dans « l'*underground* français »¹. Mais, si les institutions littéraires adoptent cette attitude indécise et qu'elles préfèrent ce confinement des écrivains intrangers dans une « espèce de "no man's land" en marge de [toutes les autres] catégories »², les auteurs, quant à eux, demandent (toujours) qu'on certifie leur travail esthétique et qu'on passe outre une lecture purement sociologique de leurs créations notamment romanesques afin de dégager leur caractère purement littéraire ; ces deux démarches leur permettraient de jouir (enfin) du statut d'écrivains tout court.

Cette privation de localisation précise dans un champ littéraire est amplifiée par une défaillance quant à la situation de ce corpus dans le registre littéraire ou para-littéraire. Le lecteur connaisseur ou apprenti se laisse souvent tenter par un déchiffrement rudimentaire des œuvres produites par les écrivains issus de l'immigration maghrébine, étant à la recherche notamment des éléments biographiques des auteurs ou des ingrédients faciles à juxtaposer à la vie réelle (vie difficile dans les cités populaires, trafic, violence, grands ensembles, racisme, etc.). La conséquence de cette démarche est l'attribution d'un fort trait sociologique à ce corpus né sous la plume des auteurs se réclamant de la marge qui mettent à l'honneur un espace marginal (notamment la banlieue, mais également le camp de transit), dans une langue le plus souvent en rupture avec la norme. On ne devrait donc plus s'étonner de retrouver les romans *Ils disent que je suis une beurette* (1993) de Soraya Nini et *Ma part de Gaulois* de Magyd Cherfi (2016) rangés dans la collection « Sociologie » d'une bibliothèque universitaire³.

Outre le statut entre-les-deux des écrivains issus de l'immigration maghrébine (ni totalement Maghrébins, ni complètement Français), la banlieue en tant qu'espace littéraire de prédilection et la langue d'écriture

littérature des Maghrébins francophones et des Turcs germanophones : défi pour le canon littéraire national de la France et de l'Allemagne? », in *Horizons maghrébins*, n° 52, « La Francophonie arabe : Pour une approche de la littérature arabe francophone », 2005, pp. 130-138 ; Mdarhri-Alaoui, A., « Le roman dans la littérature "beure", problématiques thématiques et esthétiques », in Giuliana Toso Rodinis, Rachida saïgh Boustia et Giovanni Saverio Santangelo (dir.), *Voix marocaines de l'espoir*, Palerme, éd. Palumbo, 2001, p. 145-160, etc.

¹ Lachmet, D., « Une composante de l'underground français », in *Actualité de l'émigration*, mars 1987, p. 26.

² Hargreaves, A. G. et Gans-Guinoune, A.M., « Introduction », in *Expressions maghrébines*, vol. 7, n° 1, « Au-delà de la littérature "beur" ? Nouveaux écrits, nouvelles approches critiques », été 2008, p. 5.

³ Par contre, les romans de Faïza Guène sont rangés, dans la même bibliothèque, dans la collection « Littérature française ».

en copie fidèle de la langue de la rue participent également au confinement de ce corpus hors normes dans une posture a-topique. Longtemps aphasique, l'espace urbain périphérique où dominent les grands ensembles et où est entassée depuis de longues années une forte population d'origine immigrée devient « voisé », car les auteurs intrangers s'en servent comme scène de l'intrigue de leurs œuvres romanesques. Ces écrivains connaissent de l'intérieur cet espace suburbain : ils y sont nés et ils y ont vécu longtemps, entourés de la grisaille des immeubles, asphyxiés par des odeurs empestées, victimes de discriminations ; ils ne doivent donc pas fabriquer un univers où faire évoluer des personnages marginaux ; il leur suffit de regarder autour d'eux et de narrativiser leur cité, leur quartier. Ils deviennent ainsi des écrivains auteurs de leurs toxi-territoires. Pour ce qui est de la langue d'écriture, les auteurs intrangers ne doivent pas, non plus, faire appel à une langue artificielle, car ils détiennent une langue vive, métissée, « épiciée », en rupture avec le canon, dont la richesse est représentée par le lexique enchevêtré sur plusieurs niveaux et registres de langue.

Difficulté de bien situer le corpus littéraire issu de l'immigration maghrébine, narrativisation d'un espace longtemps considéré comme a-littéraire, emploi d'une langue hétérodoxe, voilà seulement quelques attributs (voire même *irrégularités*) qui participent au manque de reconnaissance institutionnelle du corpus intranger. Il arrive rarement que les œuvres littéraires produites par les écrivains « de la deuxième génération » jouissent d'une véritable appréciation de la part des institutions littéraires. Excepté le roman *Georgette !* publié en 1986 par Farida Belghoul, considéré comme le chef-d'œuvre de la littérature des intrangers, ayant reçu d'ailleurs le Prix Hermès pour le premier roman, peu d'œuvres romanesques signées par des écrivains nés en France dans des familles immigrées nord-africaines ont reçu des appréciations de la part de la critique. C'est le cas, par exemple, du roman *Ma part de Gaulois* de Magyd Cherfi, ancien parolier du groupe Zebda, retenu dans la première liste du Prix Goncourt 2016.

Malgré cet enfermement quasi constant des productions littéraires des écrivains issus de l'immigration maghrébine dans « les ZUP de la littérature »¹, les individus de la deuxième génération ont, depuis bientôt quarante ans, pris la parole pour dire leur histoire, l'histoire d'une communauté et d'une génération dont le leitmotiv semble être invariablement le *confinement* – dans un espace marginal, mal placé, déplacé par rapport au *centre* (la banlieue ou le camp de transit), dans

¹ Begag, A. et Chaouite, A., *Écarts d'identité*, eds. du Seuil, Paris, 1990, p. 105.

une identité problématique, dans un passé qui ne passe pas. Dans ce qui suit, nous nous proposons d'identifier les manifestations de cette triple *captivité* dans trois romans appartenant à des auteurs qui partagent une même aventure familiale (des parents qui ont choisi de quitter leur bled, de traverser la mer à la recherche d'une autre vie), mais qui, en même temps, ont connu un parcours différent (existence affligeante dans des « toxi-cités » vs. dépérissement dans des camps de transit similaires à des immenses prisons). D'un côté, il y a Soraya Nini, née dans une famille d'immigrés algériens, ayant quitté leur bled pour des raisons économiques ; elle met à l'honneur dans son roman *Ils disent que je suis une beurette* l'espace suburbain qui lui est familier et l'existence pénible que les immigrés et leurs descendants y mènent. De l'autre côté, il y a Dalila Kerchouche et Hadjila Kemoum, nées dans des camps de transit, dont les parents, anciens harkis, ont fui leur terre natale pour des raisons politiques, afin de protéger la vie de leurs familles ; dans *Mon père, ce harki* et *Mohand le harki*, les deux écrivaines disent « le supplice et la rage de leurs parents [en fixant] le décor de leurs récits dans un espace qu'ils connaissent à peine, notamment à travers des témoignages fragmentaires de leurs géniteurs »¹.

Confinement spatial

Figures du *non-lieu*, tel que Marc Augé l'envisage, à savoir un espace dépourvu d'identité, de relation et d'histoire², la *banlieue* et le *camp de transit* de par leur situation excentrique par rapport à la (vraie) ville dont ils sont séparés par des frontières plus ou moins visibles et franchissables, voire même infranchissables (voies ferrés, périphérique, barbelés, etc.) ou par des distances plus ou moins appréciables (quelques minutes en RER, plus de temps en voiture), condamnent leurs habitants à une vie sous le signe de l'aliénation, de l'asphyxie.

Pour Samia, l'héroïne du roman *Ils disent que je suis une beurette* de Soraya Nini, le quartier où elle habite, trompeusement appelé le « Paradis », n'a rien d'un jardin merveilleux promis aux mortels par un démiurge bienveillant ; bien au contraire, le « Paradis » banlieusard est recouvert de gris, couleur de la saleté, de la pierre inanimée, du deuil, de l'altération : « cette grisaille qui recouvre les tours de la cité » (DSB, 176), « tout [y] est gris avec des traces d'un drôle de jaune. On croirait

¹ Marcu, I., « Des "non-lieux" aux "lieux de mémoire" dans la littérature issue des immigrations », in *Annales de l'Université de Craiova*, année XXIII, n° 1, 2019, p. 200.

² Voir Augé, M., *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, éd. du Seuil, Paris, 1992.

que tous les chiens de la ville se sont donné le mot pour venir pisser du haut de chaque tour et que c'est leur pisse qui dégouline comme ça sur nous » (DSB, 47). Si l'on combine la clôture métaphorique du Paradis, envisagé comme un « jardin clos » qui se refuse aux intrus tout en ouvrant ses portes lorsque les dévoyés sont exclus, et l'ennui que sous-entend la couleur *grise*, on se trouve devant un espace délétère et ceinturant dont les habitants ne peuvent pas s'évader. Pour Samia, donc, il s'agit d'un « Paradis merdique » (DSB, 122), « de la misère » (DSB, 139), un « Paradis foireux » où tout est « moche » (DSB, 146), un « foutu de Paradis » (DSB, 150), une « saleté de Paradis avec toutes ses interdictions » (DSB, 163), un « foutu Paradis où en guise d'anges je ne trouve que des sorcières » (DSB, 186), « un Paradis impur » (DSB, 187), « fermé » (DSB, 197), « Paradis de l'intolérance et de la connerie humaine » (DSB, 244). Dans ce Paradis « sans Eden »¹, les étrangers, les *autres*, ceux qui n'appartiennent pas à la cité, sont vite identifiés :

- *Bonjour ! Tu habites ici ?*
- *Oui, bonjour ! Pourquoi, ça ne se voit pas ?*
- *Cela devrait se voir ? me demande la dame.*
- *Ben oui, moi quand je vous ai vus arriver, j'ai tout de suite remarqué que vous n'habitez pas au Paradis. Ceux qui habitent dehors, ils le voient tout de suite, eux aussi, qu'on vient de la cité.*
- *Et c'est quoi « dehors » pour toi ?*
- *C'est les autres... Je ne sais pas, moi, comment vous dire. Pourtant, c'est pas écrit sur notre front qu'on habite la cité [...].*
- *Nous sommes venus faire un reportage pour la télévision... Nous allons filmer la cité pour montrer ce que vous faites, comment vous vivez. (DSB, 9-10)*

S'il est difficile de franchir les « murs » de la banlieue afin de s'évader vers d'autres horizons, il est tout aussi problématique d'y pénétrer en tant que *profane*, méconnaisseur des lois de la vile-ville.

Chez Soraya Nini, ce n'est pas seulement le franchissement des frontières invisibles de la banlieue qui importune ; vu que la cité prend la forme d'une « prison sans geôlier »² notamment pour les jeunes filles, le déplacement en général tourmente. Dans ce « trou à rats »³, le KGB peut circuler librement (il peut même parfois sortir de la banlieue pour se rendre dans une autre ville) : en revanche, Samia et ses sœurs se voient

¹ Durmelat, S., *Fictions de l'intégration. Du mot beur à la politique de la mémoire*, L'Harmattan, Paris, 2008, p. 153.

² Salvayre, L., *Les belles âmes*, éd. du Seuil / Verticales, Paris, 2000, p. 29.

³ Begag, A., « Frontières géographiques et barrières sociales dans les quartiers de banlieue », in *Annales de Géographie*, vol. 111, n° 625, année 2002, p. 275.

contraintes à un déplacement beaucoup plus circonscrit, fait de trajets bien délimités (maison-école-maison) ce qui fait que le Paradis devienne une *cité sans issue*, fermée.

Dans le récit *Mon père, ce harki* de Dalila Kerchouche, ce confinement spatial est d'autant plus préjudiciable que l'entrée et la sortie des camps de transit sont fermement contrôlées par les autorités et par les responsables (militaires) dont le rôle primordial est de garder les demeurants dans un état humiliant continu, de les faire obéir à tout prix, de les transformer en individus illégitimes, ayant perdu tout droit naturel.

Les parents de Dalila Kerchouche, à qui l'auteur rend hommage dans son récit, arrivent en France à la fin du mois de juin 1962. Ils ont fui l'Algérie pour des raisons politiques : le père, ancien supplétif de l'armée française pendant la Guerre d'Algérie, et sa femme craignent la vengeance du Front de Libération Nationale au moment où l'armée française quitte le pays et il n'y a plus personne pour les protéger. « Le *Sidi Brahim*, immense cargo de marchandises » (PH, 40) les emmène vers une liberté corrompue. Une fois arrivés à Marseille, les harkis et leurs familles sont installés dans un hangar, ensuite dans un dépôt de marchandises, avant d'être enfin escortés par l'armée vers une gare où on les fait monter dans des trains de marchandises qui les transportent vers leur nouvelle vie. Dans cette nouvelle existence, ils seront envisagés la plupart du temps comme des individus-objets susceptibles d'être enfermés dans un non-lieu, d'être dépourvus du droit à la parole, à l'éducation, à une vie digne.

Le port de Marseille n'est que le point de départ d'une longue traversée de la France dont les arrêts sont les différents camps de transit : « Bourg-Lastic, près de Clermont-Ferrand ; Rivesaltes, dans les Pyrénées-Orientales ; Bagnols-les-Bains, en Lozère ; Rousillon-en-Morvan, en Saône-et-Loire ; Mouans-Sartoux, près de Cannes ; Bias, enfin, dans le Lot-et-Garonne » (PH, 26). Si l'espace banlieusard narrativisé dans les romans produits par les écrivains issus de l'immigration magrébine « économique » est séparé de la ville par une barrière quasiment « transparente » (périphérique, friches industrielles, etc.), les camps de transit sont entourés de barbelés ; à l'intérieur, de fausses habitations « accueillent » les nombreux membres d'une même famille : « Sur le sol, des touffes d'herbes et des cailloux. Des bandes de tissu tendues sur deux planches en bois servent de lit » (PH, 47) ; « ils découvrent les tentes plantées sur un nouveau champ de chardons, dans un terrain désolé cerné par des barbelés, ils sont consternés : "Pourquoi nous met-on en prison ? Quel crime a-t-on commis ? » (PH, 60) ; « sur le toit, il y a du zinc. Sur le sol, du ciment brut. [La mère] ouvre les voltes

et découvre trois pièces nues aux murs auréolés d'humidité [...]. Aveuglés par la lumière, des insectes affolés courent dans tous les sens sur le ciment » (PH, 137). Avec chaque nouvelle escale, les membres de la famille Kerchouche découvrent « l'isolement, le silence oppressant et une nature ingrate », étant ainsi « écartés de la société, sciemment relégués dans des zones inhospitalières » (PH, 58).

Les habitants de ces prisons à ciel ouvert ne peuvent s'échapper au confinement que pour aller au travail (si les responsables des camps consentent à leur donner l'autorisation), pour se faire soigner (lorsqu'ils se sentent vraiment mal), pour se faire interner dans des asiles (notamment ceux qui osent se révolter contre les autorités), pour faire des études (les enfants qu'on fait semblant de vouloir intégrer dans la société). Sinon, ils « errent, résignés et désœuvrés » (PH, 170) à l'intérieur des camps. Monsieur et Madame Kerchouche font partie de ceux qui n'acceptent pas l'humiliation, qui, tant bien que mal, demandent qu'on leur respecte les droits. Monsieur Kerchouche parvient même à se procurer une charrette et une mobylette qui lui permettent d'entamer son cheminement vers la véritable liberté.

Confinement identitaire et social

Ayant quotidiennement l'impression d'étouffer dans un espace suburbain dépravé ou vivant véritablement dans des endroits ceinturés par des barbelés, les personnages des romans de notre corpus subissent tous un pénible (auto)confinement identitaire et social.

D'un côté, il y a les parents. Monsieur et Madame Nalib ont quitté l'Algérie en rêvant d'une vie meilleure en France. Après de (très) longues années passées en exil, loin du bled natal, ils ne sont toujours pas intégrés dans le pays d'accueil : ils utilisent seulement la *langue-mère* à l'intérieur de la maison, ils parlent mal le français, ils se conduisent d'après des lois ancestrales (Madame Nalib fait même appel à des rituels magiques afin de préserver la virginité de ses filles), ils portent toujours les marques de la culture d'origine (Madame Nalib porte fièrement ses tatouages qui font rougir de honte ses filles). Les Kerchouche, malgré le quarantième anniversaire de leur arrivée en France, ne se sentent toujours pas *chez eux*. Madame Kerchouche regrette toujours le jour du départ vers son nouveau pays, jour où elle a perdu son bled. Elle continue à s'exprimer en arabe, à porter « son foulard à fleurs noué sur la tête d'où s'échappent des frisottis teints au henné et son durillon au front, stigmatisé de nombreuses années à s'incliner sur le tapis de prière » (PH, 21), à fredonner de vieilles chansons arabes. Quant à Monsieur Kerchouche, il a envie de retourner en Algérie : « Mon pays me manque. Je me sens

déraciné ici. J'ai envie de revoir ma terre » (PH, 272). Ce sentiment de non-appartenance réelle à la France ne surprend aucunement étant donné les épreuves et les humiliations que les membres de leur famille ont dû surmonter pendant les années passées derrière les barbelés des camps ; ils ont été marginalisés et stigmatisés non seulement par la société française qui les prenait pour des étrangers dangereux, mais également par la communauté magrébine de France qui les considérait des traîtres à cause du choix du chef de la famille d'intégrer l'armée française pendant la Guerre d'Algérie.

De l'autre côté, il y a les enfants. Dans leur cas, le confinement identitaire et social est beaucoup plus torturant car il est le plus souvent à la fois hérité (à contrecœur) de leurs géniteurs et dicté par la société. Samia est déchirée par cette identité entre-les deux qu'elle a du mal à accepter ; elle voudrait bien avoir une vie normale comme toutes les autres jeunes filles de son âge (avoir un petit ami, sortir en boîte, errer dans les rues, rendre visite à des amies), mais les cerbères qui suivent chacun de ses gestes sont là pour lui interdire de vivre pleinement sa vie. Dalila Kerchouche, quant à elle, peine à assumer l'identité honteuse qu'elle a hérité de son père – fille de harkis : « Honte, révolte, injustice, colère, larmes, désir de crier, de cogner ... Je suis une fille de harkis, j'en pleure et j'enrage parce que je n'ai pas choisi de l'être. Je traîne une rancœur contre mon père, contre mon pays d'origine, contre celui dans lequel je vis » (PH, 14). Pour ses frères et sœurs aînés, elle est la chanceuse, celle qui ne connaît pas la rupture, le déracinement, l'humiliation puisqu'une année après sa naissance, sa famille quitte Biais « le camp de harkis le plus terrible en France » (PH, 129), pour s'installer dans un petit village. Son frère, Moha, né en Algérie, ayant connu les pires moments dans les non-lieux où sa famille a été condamnée de (sur)vivre, ne supporte pas le confinement identitaire et social dont il est victime ; « déraciné » (PH, 233), il se donne la mort puisqu'il « ne voulais[t] pas de cette vie en France que [leurs] parents [leur] ont offerte et pour laquelle ils ont tout sacrifié. Le prix à payer était trop élevé : un pays, une identité, des racines. Sans cela, [il]n'[a] pas pu [se] construire un avenir » (PH, 233). Jacques, le fils cadet de Mohand, le harki, a lui aussi du mal à approuver et à comprendre l'entreprise de son père – l'abandon de sa patrie et le dévouement à un pays qui « nous a trahis » (MH, 40) : « Je ne te pardonnerai jamais d'avoir choisi la France, d'avoir choisi l'armée française, d'avoir choisi de t'installer en France, d'avoir fait de nous des Français » (MH, 38). Pour le benjamin de la famille Aberkan, être né en France et porter un nom où toute empreinte de ses racines est effacée n'est donc aucunement une chance, bien au contraire,

il est question pour lui d'une malédiction, une condamnation à une existence dépourvue d'une véritable identité, à l'errance identitaire.

Qu'il soit pleinement assumé comme dans le cas des personnages-parents ou dicté par une H/histoire dont ils sont incapables de se défaire, comme dans le cas des protagonistes-enfants, le confinement dans une identité croisée où s'affrontent violemment deux dimensions opposées (dont l'une est dévorée par la haine et par la honte) ou dans une sphère sociale inadéquate fortement marquée par des traits négatifs, a pour conséquence un double sentiment d'étrangereté et d'étrangeté. Ces individus mal à l'aise dans leur propre aventure existentielle sont des « intragés » par rapport à la société et à leur propre famille. Ils vivent chacun d'entre eux dans son univers individuel, à l'écart des autres membres de la famille ou de la société, en essayant la plupart du temps en vain de dépasser cet état déchirant et de recoudre les pièces de leur puzzle identitaire selon leurs propres lois.

Confinement temporel

Ayant quitté leur bled pour différentes raisons, les personnages-parents des romans du corpus parviennent rarement à faire véritablement le deuil du pays perdu et à admettre que le retour est possible uniquement dans l'espace, vu le temps qui ne s'arrête jamais. Ils restent donc coincés dans une antériorité immobile, nourrie par la nostalgie. En tant que « naufragés du natal »¹, Monsieur et Madame Nalib ou Monsieur et Madame Kerchouche ressentent, même après de longues années passées en terre d'accueil, le déchirement dû à une pluri-perte – de la famille, de la langue et de la terre natale, ce paradis terrestre, ce lieu saint, « embaumé [à travers le temps] dans les innombrables bandelettes du souvenir »². En refusant donc de faire le deuil de la patrie, ils sont tous condamnés, plus ou moins intensément, à une « vie-fantôme » dans laquelle corps et âme ne se trouvent pas au même endroit.

Ce confinement temporel est d'autant plus dramatique lorsqu'il est dû à une détermination d'étouffer un passé sombre que l'on veut garder pour soi. Lorsqu'il trouve tous les membres de sa famille torturés et tués par des fellagha, Mohand s'engage en tant que supplétif dans l'armée française. Plus tard, il n'ose pas raconter à ses enfants son parcours de harki, les raisons de sa « trahison » et de son combat aux côtés de la France ; de tels souvenirs ne peuvent être transmis à ses

¹ Benslama, F., « Les naufragés du natal », in Leïla Sebbar (dir.), *Le pays natal*, éd. Elyzad, Tunis, 2013, p. 53.

² Lazaridès, A., « Écriture(s) de l'exil », in *Jeu : revue de théâtre*, n° 72, 1994, p. 59.

descendants sous peine de leur transmettre également sa propre blessure. Mohand, tout en étant irrémédiablement connecté à un passé qui ne passe pas, se détache des siens jusqu'à ce qu'il devienne un étranger pour ses enfants et que ses enfants deviennent aussi des étrangers pour lui. Ce confinement dans un passé ineffaçable le conduit à commettre l'irréparable : il prend en otage Philippe Janard, « ancien ministre du général de Gaulle, inspirateur – et en grande partie rédacteur – des accords d'Évian » (MH, 15), qui, lors d'une émission télévisée, a affirmé n'avoir aucun remord quant au sort des milliers de harkis abandonnés par l'armée française au moment de son retrait d'Algérie ; lorsque la gendarmerie intervient, Mohand n'accepte pas de se rendre et se donne la mort, en devenant ainsi un héros pour ses enfants et pour des milliers de harkis et de pieds noirs.

Conclusion

Lorsqu'on vient de découvrir l'ensemble romanesque produit par les écrivains issus de l'immigration maghrébine, on se trouve devant la difficulté de bien le situer dans un champ littéraire précis ou dans la rubrique « littéraire » ou « para-littéraire ». Être confiné dans un registre a-topique semble être donc le destin de cette littérature hors normes que les auteurs s'ambitionnent toujours de dépasser.

Cette problématique du « confinement » est, par la suite, déplacée sur le plan intra textuel, où elle acquiert un aspect multiforme. D'abord, les scènes de déroulement des intrigues, que cela soit la banlieue ou le camp de transit, de par leur configuration spatiale (position excentrique par rapport à la ville dont elles sont séparées par des obstacles concrets ou virtuels) imposent aux protagonistes une existence sous le signe du confinement (aliénation, asphyxie, déplacement circonscrit, etc.).

Ensuite, cet enfermement spatial se double d'un *cantonnement dans une condition problématique* que les personnages des récits *Ils disent que je suis une beurette, Mon père, ce harki et Mohand le harki* ont du mal à assumer pleinement. « Être descendant d'immigré nord-africain » ou « être enfant d'harki », voilà deux postures sensibles qui condamnent Samia, Dalila ou Jacques à un refaçonnement identitaire, voire même à une reconstruction identitaire.

Enfin, les personnages-parents s'accrochent à un passé qui n'existe plus. Ce *confinement temporel* a pour conséquence soit une impossibilité de s'engager pleinement dans leur nouvelle vie loin du bled natal sanctifié, soit un mutisme obsessionnel que les proches, notamment les enfants, parviennent (parfois) trop tard à déchiffrer.

Si certains protagonistes acceptent sagement cet isolement et qu'ils subissent en silence ses altérations, d'autres choisissent à un certain moment de se révolter. Une prochaine recherche pourrait s'intéresser justement aux expressions de ces révoltes, à leur degré de réussite ou d'échec, à leurs conséquences sur la réédification du puzzle identitaire, en s'appuyant toujours sur un corpus de romans produits par des écrivains intrangers.

Bibliographie

Corpus

Kemoum, H., *Mohand le harki*, éd. Anne Carrière, Paris, 2003.

Kerchouche, D., *Mon père, ce harki*, éd. du Seuil, Paris, 2010 [2003].

Nini, S., *Ils disent que je suis une beurette*, Fixot, Paris, 1993.

Ouvrages critiques

Augé, M., *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, éd. du Seuil, Paris, 1992

Begag, A., « Frontières géographiques et barrières sociales dans les quartiers de banlieue », in *Annales de Géographie*, vol. 111, n° 625, année 2002, pp. 265-284.

Begag, A. et Chaouite, A., *Écarts d'identité*, éd. du Seuil, Paris, 1990.

Benslama, F., « Les naufragés du natal », in Leïla SEBBAR (dir.), *Le pays natal*, éd. Elyzad, Tunis, 2013, pp. 51-58.

Durmelat, S., *Fictions de l'intégration. Du mot beur à la politique de la mémoire*, L'Harmattan, Paris, 2008.

Hargreaves, A. G., « Littérature "Beur" », in *Littérature di Frontiera = Littératures Frontalières*, vol. XII, n° 2, « Littérature maghrébine : interactions culturelles et Méditerranée », 2002, pp. 233-253.

Hargreaves, A. G. et Gans-Guinoune, Anne Marie, « Introduction », in *Expressions maghrébines*, vol. 7, n° 1, « Au-delà de la littérature "beur" ? Nouveaux écrits, nouvelles approches critiques », été 2008, pp. 1-9.

Lachmet, D., « Une composante de l'underground français », in *Actualité de l'émigration*, mars 1987, p. 26.

Lazaridès, A., « Écriture(s) de l'exil », in *Jeu : revue de théâtre*, n° 72, 1994, pp. 52-62.

Marcu, I., « Des "non-lieux" aux "lieux de mémoire" dans la littérature issue des immigrations », in *Annales de l'Université de Craiova*, année XXIII, n° 1, 2019, pp. 195-210.

Salvayre, L., *Les belles âmes*, éd. du Seuil / Verticales, Paris, 2000.

Zekri, K., « "Écrivains issus de l'immigration maghrébine" ou "écrivains beurs" ? », in *Notre Librairie. Revue des littératures du Sud*, n° 155-156, « Identités littéraires », juillet-décembre 2004, pp. 62-67.